

→ Présentation du texte

Le passage se situe toujours au sein du récit enchâssé du vieillard qui raconte rétrospectivement au voyageur européen l'histoire de Paul et de Virginie. La description idyllique de la vie insulaire se poursuit, mais elle se mêle maintenant à une critique sévère de la société européenne, qui se révèle être le contrepoint du récit utopique. Le texte est une argumentation construite sur une antithèse : à l'enfance européenne remplie « de tant de préjugés contraires au bonheur » (l. 2) répond l'enfance heureuse de Virginie et de Paul, qui garde dans son corps d'homme, précise le narrateur à la fin du texte, « la simplicité d'un enfant » (l. 43-44).

→ Réponses aux questions

POUR PRÉPARER L'ÉTUDE

- a. La « fraîcheur » (l. 39) de Paul et de Virginie repose sur les qualités physiques et morales dont ils sont dotés : leur politesse dans la conversation, leur bonté, leur douceur, leur beauté qui reflète « l'amour, l'innocence, la piété » de leur âme (l. 36). C'est une pureté liée à la nature. Leur travail et leur sociabilité se règlent d'ailleurs sur le rythme de la nature (Virginie fixe les rendez-vous avec ses amies selon les récoltes).
- b. Les paroles de Virginie s'ornent poétiquement de « douces images » (l. 11) : elle parle par métonymies (« Aux cannes de sucre », l. 16 = à la saison où on les récolte) et en employant un vocabulaire végétal. De discrètes allitérations marquent également son discours : « les ombres des bananiers » (l. 13), « les tamarins ferment leurs feuilles » (l. 14-15).

LECTURE ANALYTIQUE

Un tableau idyllique

1. Le cadre exotique du récit est souligné par le lexique botanique : « bananiers » (l. 13), « tamarins » (l. 14), « cannes de sucre » (l. 16), « cocotier » et « manguiers » (l. 20), « orangers » (l. 21). Pour un lecteur du XVIII^e siècle, ce lexique renvoie à des éléments vraiment peu connus et dépasse, par son extrême précision, la simple *couleur locale* pour provoquer un vrai dépaysement imaginaire. Par ailleurs, on peut signaler que cette luxuriance de la flore participe du *topos* antique du *locus amœnus* : « vergers » (l. 25), « fruits » (l. 10 et 21), « fleurs » (l. 10 et 22), « fontaine » (l. 20) sont des composantes constantes du lieu naturel idéal.
2. Un lien fort unit les personnages à la nature. Le narrateur développe, dans le premier paragraphe, l'idée que les « périodes de leur vie se réglaient sur celles de la nature » (l. 8-9). Eux-mêmes semblent métaphoriquement associés à des fruits ou des fleurs de la nature : leur âge est égal à celui d'un cocotier ou se compte en nombre de floraisons des orangers. Le verbe « croissaient » (l. 33), normalement appliqué à des plantes, mais ici employé pour les enfants, maintient cette relation inédite au végétal ; la périphrase même qui les désigne et régit ce verbe, « ces deux enfants de la nature » (l. 33-34), renforce encore ce lien.
3. Le vieillard s'exprime en longues périodes rhétoriques, dès le début du texte. On a ainsi, par exemple : « Votre âme, circonscrite dans une petite sphère de connaissances

humaines, atteint bientôt le terme de ses jouissances artificielles [protase] : mais la nature et le cœur sont inépuisables [apodose] » (l. 4 à 6).

Les groupements ternaires sont extrêmement nombreux :

- « ni horloges ni almanachs, ni livres » (l. 7), redoublé par le complément du nom « livres » : « de chronologie, d'histoire et de philosophie » (l. 7-8) ;
- « les heures [...] les saisons [...] les années » (l. 9 à 11) ;
- « d'autres époques historiques [...] d'autre chronologie [...] d'autre philosophie » (l. 24 à 26) ;
- « Aucun souci [...] aucune intempérance [...] aucune passion [...] » (l. 34-35) ;
- « l'amour, l'innocence, la piété » (l. 36) ;
- « dans leurs traits, leurs attitudes et leurs mouvements » (l. 37-38) ;
- « douce, modeste, confiante » (l. 42).

Le rythme syntaxique ternaire permet de donner aux phrases un aspect équilibré et participe de la dimension lyrique du texte. Faut-il aller jusqu'à y voir un procédé de prose poétique ? En tout cas, il s'agit d'un rythme récurrent, lancinant, qui constitue une sorte de leitmotiv de ce passage.

Une critique de la société européenne

4. Le narrateur est le vieillard indigène, insulaire. Le récit enchâssé est mené principalement en focalisation interne, ce qui en favorise la subjectivité affective et émotionnelle. Le destinataire est double : c'est le voyageur métropolitain à qui le vieillard raconte l'histoire, mais c'est aussi par-delà, bien sûr, le lecteur français. L'interpellation « Vous autres Européens » (l. 1) provoque donc un effet de rupture : c'est un appel à une réflexion qui passe par un décentrement (une prise de conscience de ma position de lecteur français, donc plein de préjugés...). Le but est de créer une distanciation par laquelle je prends conscience que je suis un autre pour l'autre et que, vu d'ailleurs, je suis un type social particulier, susceptible d'être visé par une critique.

On pourra rappeler aux élèves que cette distanciation, cette « révolution sociologique » (R. Caillois), est un procédé fréquent de la critique sociale des Lumières depuis les *Dialogues de M. le Baron de Lahontan avec un sauvage dans l'Amérique* de Lahontan et *Les Lettres persanes* (1721) de Montesquieu. On peut aussi penser au *Supplément au voyage de Bougainville* de Diderot, à *L'Ingénu* et au *Micromégas* de Voltaire...

5. Les antithèses entre la vie insulaire et la société européenne ou, plus généralement, entre la nature et la culture, structurent l'ensemble du texte :

Europe, culture	Île-de-France, nature
« préjugés » (l. 2)	« tant de lumières » (l. 3)
« petite sphère de connaissances » (l. 4)	« la nature et le cœur » (l. 6)
« jouissances artificielles » (l. 5)	« Leurs besoins et leur ignorance » (l. 29)
« riches et savants » (l. 28-29)	

La culture est donc un artifice, une gangue de l'esprit menacé par les « préjugés » (l. 2), le « souci » (l. 34), l'« intempérance » (l. 34-35) et la « passion » (l. 35), toutes formes de dépravation morale et de dérèglement. La nature, au contraire, est la liberté de l'esprit, sur lequel rien ne pèse.

6. La vie en harmonie avec la nature est l'objet d'un éloge, comme le montre le lexique laudatif : « plaisirs » (l. 3), « félicité » (l. 30), « homme pur » (l. 32), « innocence » (l. 36), « grâces ineffables » (l. 37), « fraîcheur » (l. 39), etc. Le superlatif relatif « les plus grands charmes » (l. 12) renforce cet éloge par celui des paroles de Virginie, remplies par l'exaltation de la nature. La comparaison mythologique avec les « faunes et [l]es dryades » (l. 23) valorise également le mode de vie des enfants parce qu'elle les associe implicitement à de petites divinités. Les termes péjoratifs marquent au contraire le blâme de la société : « petite » (l. 4), « artificielles » (l. 5), « corrompu » (l. 35), « malheureuse » (l. 35), « dépravé » (l. 36).

7. La question oratoire « Après tout, qu'avaient besoin ces jeunes gens d'être riches et savants à notre manière ? » (l. 28-29), qui ouvre le second paragraphe, laisse apparaître un déterminant possessif de première personne, « notre », qui instaure une connivence entre le narrateur et son destinataire : il est un habitant de l'île, mais il s'assimile à la société métropolitaine, dont il est peut-être issu. D'où une certaine ambivalence : il n'est pas un Autre absolu, il n'est différent du lecteur européen que parce qu'il a renoncé à la société pervertie qu'il semble connaître. Porteur d'idées rousseauistes, il incarne une sagesse éclairée qui sait prendre ses distances avec sa propre société.

8. Au XVIII^e siècle, le terme « lumières » renvoie au projet de développement de l'esprit humain débarrassé des préjugés (et donc au mouvement des Lumières incarné par les philosophes qui souhaitent éclairer le peuple : Voltaire, Diderot, Montesquieu, etc.). Si, dans le premier paragraphe, ce terme peut encore renvoyer à de simples manifestations de l'ingéniosité, de l'intelligence pratique (l. 3), son emploi insistant dans le second paragraphe (« quelques lumières : oui, des lumières », l. 31) relève de l'ironie provocatrice : le lien établit entre l'ignorance et ces « lumières » prend à revers et retourne l'idée des philosophes selon laquelle l'expansion des savoirs est le moteur de la raison, des lumières (cf. le projet exemplaire à cet égard de l'*Encyclopédie* de Diderot et de D'Alembert).

L'ambiguïté du récit

9. Deux sources mythiques sont utilisées par Bernardin de Saint-Pierre dans cet extrait :
– la mythologie gréco-romaine : « des faunes et des dryades » (l. 23) ; elle témoigne de l'érudition du vieillard narrateur, qui a visiblement une solide culture européenne ;
– la mythologie biblique : « le jardin d'Éden » (l. 39), qui fait de Paul et de Virginie les nouveaux Adam et Ève, les images rafraîchies d'une humanité parfaite voulue par Dieu. On notera que les allusions aux « vergers » (l. 25) et aux « fruits » (l. 10 et 21) préparaient le surgissement de ce mythe dans le texte.

10. L'allusion à Adam et Ève peut sous-entendre l'annonce d'un malheur : la Genèse évoque un paradis toujours déjà perdu, un âge d'Or, mythique des premiers temps de l'humanité dans un passé révolu (le récit de l'enfance de Paul et Virginie par le vieillard est d'ailleurs rétrospectif et au passé, laissant prévoir que cette enfance heureuse n'a pas duré). En outre, le mythe d'Adam et Ève annonce la fin de l'enfance : l'innocence cesse avec l'adolescence, la puberté, l'éveil à la sexualité. Paul a déjà la « taille d'un homme » (l. 43), son physique évolue et laisse présager que sa simplicité d'enfant est déjà anachronique. Comme les faunes et les dryades, figures sexualisées de la virilité

et de la séduction, Adam et Ève ont souvent été interprétés comme les représentants d'une humanité qui a chu en découvrant la sexualité...

VERS LE BAC

Le commentaire

Le rôle du vieillard narrateur, bien que discret, est essentiel : c'est lui qui permet d'articuler, dans le récit, la description idyllique, voire utopique, de la vie insulaire à la critique sociale du mode de vie européen. Instance du discours, le narrateur permet de mener le récit selon un point de vue argumentatif particulier : celui d'un homme qui, bien que connaissant parfaitement la société du lecteur, au point qu'il semble même en être issu, comme le signale le possessif dans « riches et savants à notre manière » (l. 28-29), la rejette et la condamne avec fermeté. Apostrophant son destinataire métropolitain et indirectement le lecteur, de façon brutale et accusatrice (« Vous autres Européens », l. 1), le narrateur blâme la société et le mode de vie européen au moyen d'un lexique dépréciatif, voire péjoratif : « petite » (l. 4), « artificielles » (l. 5), « corrompu » (l. 35), « malheureuse » (l. 35), « dépravé » (l. 36). Au contraire, le mode de vie insulaire incarné par les deux protagonistes fait l'objet d'un éloge continu et les termes mélioratifs, tels que « plaisirs » (l. 3), « félicité » (l. 30), « homme pur » (l. 32), « innocence » (l. 36), « grâces ineffables » (l. 37), « fraîcheur » (l. 39), abondent. Exprimant son jugement, manifestant sa subjectivité, le vieillard oblige le lecteur, par son discours, à une distanciation : il lui montre comment, vue de loin et d'ailleurs, sa vie peut être jugée contraignante, étroite et peu éclairée par la raison naturelle. Ce déplacement du regard s'accompagne d'un habile retournement des idées des philosophes du XVIII^e siècle, adversaires du chrétien et rousseauiste Bernardin de Saint-Pierre. En effet, le narrateur prend le contrepied de l'opinion des philosophes selon laquelle l'extension des connaissances et des savoirs doit nécessairement mener l'homme au progrès moral et à une société plus policée. Par une ironie provocatrice, il associe le mot même de « lumières » (l. 31) à l'« ignorance » (l. 29) de Paul et de Virginie. La mise en scène de ce narrateur, vieillard qui paraît avoir renoncé à la vie européenne, permet donc à l'auteur d'opposer une autre figure de sagesse à celle qu'ont instaurée les défenseurs de la Raison.

EXTRAIT 3

Un spectacle tragique (PAGES 144-145)

→ Objectif

Analyser la portée du pathétique et du tragique dans une visée argumentative.

→ Présentation du texte

Le passage de la mort de Virginie reste peut-être le plus célèbre de l'œuvre. L'effet tragique y est particulièrement réussi et saisissant, mais, s'il participe à la densité dramatique du récit et à son intérêt narratif, il est également au service de l'argumentation, qui prend ici un aspect édifiant. La mort de Virginie est l'occasion d'une grande scène où l'espérance chrétienne dans le salut est mise en avant. Mais le texte déborde peut-être cette intention explicite et laisse place à une certaine ambiguïté qui peut